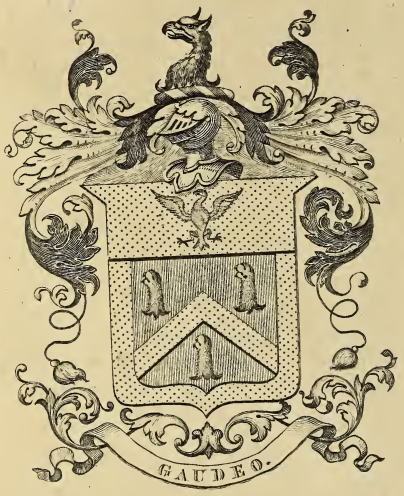

John Carter Brown.

HT-C.
D16.

N° 1. Turreau. Aperçu des E. U. Paris 1815.
* 2. Moreau de Jonnès. Essai . — " — 1816.
* 3. — " Sur les Geophages — " . 1816.
* 4. — " Monog: du Trigonocephale. 1816
* 5. — " Climat des Antilles . " 1817
* 6. — " Sur la Fièvre Jaune . " 1817
* 7. Winslow Lewis Phares des E. U. Bordx. 1817
* 8 Observations sur les ouvrages de M. de Pradt . . . . Paris. 1817
9. Petition de M. de Puch . — " ~~1795~~
10 Les Patriotes Deportés — — " — 1795
11. Rapport sur la Commission erabli à Tabago . . . " ——
12 Compte Rendu par Thouvenin " 1794
13. Observations d'un habitant des Colonies . . . . . " . 1789
14 Memoire sur la traité des Noirs " ——

0144

OBSERVATIONS

SUR

LES GÉOPHAGES

DES ANTILLES.

Par l'aide-de-camp MOREAU DE JONNÈS, chevalier de Saint-Louis et de la Légion-d'Honneur, membre correspondant de la Société Médicale d'Emulation de Paris, etc. (1)

On savait déja, par les relations de plusieurs Missionnaires, qu'il existait, parmi les habitans des diverses contrées de la zone torride, le goût bizarre et l'habitude de manger de la terre; mais ce sont les détails intéressans que M. le baron *de Humboldt* a donnés sur les Ottomaquas de l'Orénoque, et M. *de Leschenault* sur les Javanais, qui ont éveillé l'attention des observateurs sur ce sujet, et qui attireront sur lui désormais celle des voyageurs, que l'amour des sciences n'aura point abandonnés loin de leur patrie, et sous le ciel brûlant des tropiques.

---

(1) Extrait du Bulletin de la Société de Médicale d'Emulation, de Mai 1816.

Cette singulière dépravation se retrouve dans toutes les îles de l'Archipel des Antilles. Un long séjour dans celles de la Martinique et de la Guadeloupe m'en a offert des exemples tellement multipliés, que je crois pouvoir assurer que cette appétence est indépendante de tout besoin journalier d'alimens, et qu'elle est produite par des causes pathologiques, générales et permanentes.

Les individus dans lesquels elle se manifeste, sont presqu'uniquement des nègres libres ou esclaves, et des gens de couleur de diverses nuances. Elle se montre rarement parmi les blancs ; dans le cas où ils en sont atteints, elle paraît l'effet d'altérations de l'économie animale résultant de maladies antérieures ; la grossesse et l'absence de la menstruation la produisent quelquefois dans les femmes de la même caste ; mais on ne peut douter qu'elle n'ait alors pour causes les perturbations que ces circonstances font éprouver à leur constitution, et dont les effets font naître en Europe des goûts analogues.

Dans les individus provenant d'origine africaine, le desir et l'habitude de manger de la terre ne paraissent point être, comme dans les blancs, l'effet d'une maladie, mais au contraire en être la cause immédiate.

Cette différence provient sans doute de celle du régime auquel les uns et les autres sont soumis. Une nourriture plus succulente et surtout l'usage des liqueurs alcoolisées, ont vraisemblablement l'avantage de prévenir dans les blancs les affections gastriques d'où résulte cette étrange appétence, et ils n'y sont exposés que lorsqu'un état de détresse, dont on

voit aux Antilles peu d'exemples, impose un autre régime à quelques-uns d'entr'eux.

Dans les originaires d'Afrique, l'usage de poissons secs, et d'alimens tirés presque sans exception du régime végétal, semble favoriser la disposition physiologique produite par le climat; ce qui peut porter à le croire, c'est que par-tout où l'on a observé le goût bizarre de manger de la terre, on a trouvé que ceux qui l'ont contracté, sont soumis à un régime d'où sont exclues presque entièrement les substances animales et les liqueurs spiritueuses.

Si l'on rapproche cette observation de celle du gisement des contrées habitées par des individus ou des peuplades adonnés à ce goût singulier, et qui toutes sont situées sous la zône torride, on est porté à en conclure que les forces vitales appelées sans cesse du centre à la périphérie par les vives excitations d'une température ardente, laissent le systême viscéral dans une sorte d'inertie d'où résultent des altérations qui sont vraisemblablement les causes de cette appétence dépravée.

Quoi qu'il en soit du fondement de cette conjecture, dont la vérité ne pourra être démontrée que par l'observation lumineuse de quelques-uns des médecins éclairés dont s'honore aujourd'hui l'art de guérir, on peut au moins tracer ici avec exactitude les effets de ces causes encore obscures et douteuses.

Les dispositions pathologiques qu'on peut présumer exister avant la naissance du desir ardent de manger de la terre, ont toujours échappé à mon observation. Il fallait sans doute pour les saisir une étude plus suivie, et sur-tout un coup-d'œil plus exercé. Cependant

plusieurs faits positifs m'ont donné lieu de croire que ce goût se développait particulièrement parmi les individus, dont la constitution est éminemment lymphatique, la fibre lâche, le corps mal ou faiblement animalisé, l'esprit paresseux, et les facultés généralement inertes. Dans ceux qui n'avaient pas contracté cette manie depuis long-temps, et que j'ai examinés avec quelque soin, je n'ai remarqué aucun symptôme d'affection gastrique ; mais dans un grand nombre d'autres qui s'y livraient depuis un laps de temps assez considérable, on trouvait réunis les caractères des maladies viscérales et intestinales : leur peau était sèche, aride, d'un aspect terreux, et d'une teinte jaune qui se combinait d'une manière plus ou moins apparente avec la couleur naturelle du tissu dermoïde : le regard était languissant, la respiration difficile, l'haleine souvent infecte, les extrémités grêles et amaigries, le pouls intermittent, le ventre balonné et par fois douloureux ; l'habitude du corps était celle de la souffrance, et il y avait une paresse et une difficulté extrême dans toute espèce de mouvemens.

Dans cet état, ces malheureux conservent continuellement la pensée et le desir insatiable de se livrer à l'étrange manie qu'ils savent pourtant devoir encore empirer leur situation ; ils en sont sans cesse occupés, et ne songent, quand l'habitude a pris un certain degré de force, qu'aux moyens de tromper la surveillance qu'on exerce sur eux.

Cette surveillance les oblige souvent à satisfaire leur penchant avec la première terre qui se trouve sous leur main, et dont ils mangent

de grandes quantités. Cependant je me suis assuré qu'ils n'en agissent ainsi que par la nécessité qui les prive de la faculté du choix, ou bien par un défaut de discernement ou de connaissance dont les enfans et les jeunes gens présentent d'autant plus souvent l'exemple, que cette dépravation funeste étant considérée comme un crime, ses détails sont enveloppés de mystère.

Quoique j'aie vu, il y a seulement six ou sept mois, saisir sur une jeune Mestive de douze ans, des platras de carbonate de chaux dont elle avait déja dévoré une partie, des recherches multipliées m'ont convaincu que les individus attaqués de cette manie ne mangent point de toutes espèces de terre indifféremment.

Celle qui est l'objet de leur goût particulier, dans les deux îles de la Martinique et de la Guadeloupe, est une terre composée d'argile, de silice et de magnésie, dans des proportions peu variables; elle est plus ou moins fortement colorée par de l'oxide de fer; ses caractères spécifiques sont en raison de la quantité relative de ses élémens; en général, elle hape à la langue, rougit au feu, jette une odeur d'alumine, se petrit aisément avec l'eau, se fend par l'effet de la dessication, paraît onctueuse à l'œil et au toucher, à la manière des stéatites, et présente, selon l'abondance de ses parties ferrugineuses, des nuances de rouge ochracé, plus ou moins intense.

Cette terre provient de la décomposition des laves porphyroïdes éructées, par les anciens volcans des Antilles, en courans, dont la longueur est quelquefois de cinq à six mille toises, et l'élévation de deux à six cents.

Ces laves sont à base argileuse ; elles contiennent des pyroxènes, de l'amphibole, des micas héxagones, et de gros feld-spaths, blancs et amorphes, qui constituent la plus grande partie de leur masse.

La terre magnésienne contenue dans les micas, devenant libre par la décomposition des laves, forme, par son mélange avec l'argile, une terre stéatiteuse qui est savonneuse et grasse, sur-tout quand elle est humectée. Ces caractères n'ont point échappé aux habitans des Antilles ; ils ont appelé Morne-savon, tout relief dont la surface est formée de cette terre ; et ce nom signale au voyageur, principalement dans la saison des pluies, des chemins dont la pente rapide est glissante et dangereuse.

Le caractère d'onctuosité qui distingue cette espèce d'argile stéatiteuse, diminue sans doute son goût terreux et aride ; on conçoit du moins que cela doit être, quoique cette différence, qui est perceptible au toucher, ne m'ait paru l'être ainsi au goût.

L'onctuosité qui semble, à quelques égards, rapprocher cette terre des substances végétales et animales, a peut-être contribué à rendre moins grand l'éloignement naturel qu'on devait avoir à faire un aliment d'une matière privée d'ailleurs de toutes les qualités nécessaires pour le devenir.

Il est très-remarquable que cette argile stéatiteuse est analogue, sinon entièrement semblable à la terre sigillée de Lemnos, si fameuse dans l'antiquité. Elle est, comme elle, d'origine volcanique, et n'aurait probablement pas d'effets plus funestes que les siens, sur l'économie animale, si ceux qui s'en servent aux Antilles

n'en mangeaient des quantités considérables. L'estomac une fois habitué à cette espèce de lest ne peut plus s'en passer, sans éprouver des contractions douloureuses qui rappellent le même appétit ; la présence fréquente, ou même presque continuelle, d'une terre absorbante dans les intestins, épuise les sucs gastriques, nuit d'abord aux digestions, les rend bientôt impossibles, et amène rapidement, sous un climat dont la température est brûlante, des maladies dysentériques presque toujours incurables et promptement mortelles.

L'usage médicinal des bols sigillés prouve que c'est l'abus ou seulement la continuation prolongée de l'usage de cette terre, qui devient nuisible, et la consommation qu'en font les originaires d'Afrique ne pouvant être attribuée au besoin d'alimens dans des îles où la fertilité de la terre et l'abondance des comestibles donnent à l'homme une subsistance assurée et facile, il ne serait peut-être pas dénué de vraisemblance de supposer que cette appétence est une sorte d'instinct naturel qui entraîne vers l'usage d'une substance absorbante, des hommes affligés de toutes les incommodités résultant d'un tempérament pituiteux, développé par un climat extrêmement humide.

Cette considération donne lieu de penser qu'on combattrait avantageusement un penchant dont l'excès est à-la-fois inévitable et funeste, en introduisant parmi les améliorations qu'indiquent la politique et l'humanité, dans le régime intérieur des nègres esclaves de nos Colonies occidentales, l'usage habituel d'une boisson spiritueuse mêlée avec l'eau. Le tafia, dont les guildiveries sont aussi nombreuses que

les grands ateliers des sucreries, offre un moyen local, approprié, facile, et infiniment peu dispendieux. Plusieurs colons ont commencé à en faire distribuer à leurs nègres, comme ration journalière, une certaine quantité dont le mélange avec de l'eau se fait en leur présence.

On croit que cet usage serait très-avantageux, sur-tout dans les contrées humides et marécageuses, comme la Guyane et plusieurs parties de la Martinique et de la Guadeloupe. Il serait à desirer qu'il se répandît et qu'il fût établi généralement. Il aurait pour effet immédiat, dans des individus doués d'une constitution excessivement lymphatique, de ramener périodiquement vers l'épigastre les forces vitales rendues sans cesse divergentes par les excitations qu'exerce le climat sur l'organe cutanée.

Jointe à l'exécution de diverses mesures qui font le sujet des méditations d'un homme d'état, dont le caractère et la sagesse rappellent l'illustre *Francklin*, cette amélioration aurait sans doute l'heureux effet de prévenir une perversion de goût, qui, chaque année, ajoute à la perte irréparable que font nos colonies d'un nombre considérable de leurs cultivateurs.

Note additionnelle, par MM. Breschet et Hippol. Cloquet.

Le mémoire de M. *Moreau de Jonnès* nous offre l'observation remarquable d'une dépravation de l'appétit, consistant en un goût décidé pour une substance tout-à-fait impropre à

servir à la nourriture des individus qui en chargent leur estomac. Cette espèce de maladie paraît bien plus fréquente dans les contrées équatoriales que dans les régions du Nord, et cela peut tenir à ce que le besoin d'alimens réels se fait sentir avec beaucoup moins d'énergie sous la zône torride que dans les pays froids ou tempérés. Nous croyons cependant que souvent aussi l'action de manger de la terre n'est point du tout décidée par un goût particulier, mais bien véritablement par la faim, par un besoin impérieux. Nous connaissons maintenant plusieurs peuples très-éloignés les uns des autres qui se lestent l'estomac, qu'on nous passe cette expression, avec de la terre pure. Ils trompent ainsi leur faim pour quelque temps; du moins M. *de la Billardière* raconte que les habitans de la Nouvelle-Calédonie n'ont que cette espèce d'aliment pendant certains temps de disette. Lorsque l'Orénoque est débordée, que les eaux sont trop hautes pour qu'on puisse pêcher des tortues, ce qui dure environ trois mois, la nation des Otomagues est réduite à se nourrir presqu'exclusivement d'une espèce de glaise. M. *de Humboldt*, à qui l'on doit la connaissance de ce fait, assure que chaque individu en consomme à-peu-près sept hectogrammes (une livre et demie), dans la journée, sans y rien mêler absolument, ni graisse de crocodille, ni substance végétale. La seule préparation qu'on lui fasse subir consiste à la faire légèrement griller et à l'humecter ensuite.

M. *Golbery* dit quelque chose d'analogue au sujet des nègres des îles de *los Idolos*, à l'embouchure du Sénégal. Ils mêlent à leur riz une substance minérale, qui semble leur tenir lieu de beurre.

Au rapport de *Brown*, les crocodiles de l'Amérique méridionale avalent également des petites pierres ou des morceaux de bois, lorsque les lacs qu'ils habitent ordinairement sont desséchés, et qu'ils manquent de nourriture.

Non loin de Krasnoiarsk, sur le fleuve Yenissey, et dans quelques montagnes des environs du fleuve Amour, on trouve une matière que les Russes appellent *kamennoïé maslo*, c'est-à-dire, *beurre de roche*. Les élans et les chevreuils en sont singulièrement friands, et le voyageur *Patrin* nous apprend que les chasseurs l'emploient comme appât pour s'emparer de ces animaux.

Nous sommes conduits à tirer de ces différens faits une conclusion générale assez curieuse : c'est que presque constamment les terres ou pierres qui peuvent servir à l'espèce d'usage dont nous parlons, soit pour distendre l'estomac et tromper la faim, soit pour satisfaire un goût déréglé, sont onctueuses au toucher, grasses, homogènes, et contiennent beaucoup de magnésie ou d'alumine.

Ainsi, à la Martinique et à la Guadeloupe, M. *Moreau de Jonnès* a reconnu que c'était une terre analogue à la stéatite, et formée par la décomposition des laves porphyroïdes des anciens volcans de ces îles, qui était sur-tout recherchée par les nègres.

M. *Vauquelin* a analysé celle de la Nouvelle-Calédonie, et y a reconnu 0,37 de magnésie, 0,36 de silice, 0,17 d'oxide de fer. C'est une stéatite verte, friable et tendre.

La terre des îles de *los Idolos* est aussi une vraie stéatite, mais blanche, molle et onctueuse. M. *Golbery* en a mangé sans dégoût et sans en être incommodé.

Le beurre de roche forme des stalactites dans les cavités des montagnes dont nous avons parlé. C'est un mélange d'argile, de sulfate d'alumine, de sulfate de fer, et d'une petite quantité de pétrole.

Enfin, l'un de nous a mangé, après s'être laissé gagner par la faim, environ cinq onces d'un talc laminaire, d'un verd argenté, très-flexible, et qu'on trouve dans les montagnes du Tyrol en abondance. Son appétit a été satisfait sans aucune espèce d'inconvénient.

Ajoutons encore ici que la plupart des variétés des terres bolaires, sigillées, etc., qui ont été si souvent et si long-temps préconisées dans la thérapeutique, et qu'on donnait à l'intérieur pour une foule de maladies, rentrent dans la même classe ; mais il est plus que probable que les propriétés médicales dont elles peuvent jouir tiennent au fer qu'elles renferment.

FIN.

Imprimerie de MIGNERET, Imprimeur du Journal de Médecine, rue du Dragon, F. S. G., N.° 20.

01143

4.

16

E763
L651s
v.16

LH T